Il est donc facile, même aux humbles, de se figurer l'ennui qu'éprouvent les personnages célèbres, blasés par leur célébrité même sur ce genre d'émotion, lorsque leur arrivent de l'étranger ou de la province des visiteurs plus ou moins indiscrets. Mais on est jeune et naïf, inexpérimenté surtout, et on veut voir de près l'un de ceux qui, de loin, vous paraissent si grands. Je laisse de côté à dessein cette autre classe de voyageurs qui se croient tenus d'aller témoigner en personne de leur culte, et qui, en quittant Paris, s'excusent de n'avoir pas eu le temps d'aller voir Victor Hugo.

En fait de belles connaissances, je débutai par Lamartine. Le choix était bon, d'autant meilleur qu'à cette époque, déjà bien lointaine, j'avais pour le grand poète un culte qui est devenu moins fervent. J'avais du reste un honnête prétexte et de quoi pallier ma curiosité. Un ami de Lamartine, M. Desplaces, faisait en ce moment campagne au Canada pour recueillir des souscripteurs au *Cours familier de littérature*, et j'accompagnais mon oncle, M. Hector Bossange, qui allait précisément entretenir le poète d'un projet de propagande pour cette publication destinée à secourir sa misère, sinon à relever sa fortune. L'accueil fut charmant et la visite dura une bonne demi-heure. Lamartine n'était plus l'homme dont il avait dit lui-même, qui s'y connaissait et qui se connaissait, *qu'il était beau*. Cependant, grand, droit, distingué, c'était encore un beau vieillard. Il s'exprimait avec une grâce parfaite. Sa grande préoccupation en ce moment-là était de convaincre les gens qu'il n'était pas un *dépensier*, un dissipateur, mais qu'en lui le poète se doublait d'un homme d'affaires. Le paradoxe était joli, et il le